



> Georges Breguet

Sumba : rites, offrandes et sacrifices

Trois corps de nobles enveloppés d'étoffes précieuses sont exposés dans la maison de réunion avant le transport vers leurs tombeaux. Prai Yawang, Rindi, Sumba oriental. Photographie de l'auteur, 20 août 2005.



> Sumba : rites, offrandes et sacrifices

Sumba, une des petites îles de la Sonde située entre Bali et l'Australie, est calcaire, non volcanique, et sa population d'un peu moins d'un million d'habitants (2019) vit sur une superficie d'environ 11 000 km². Elle fait partie depuis 1950 de la République d'Indonésie. Durant l'histoire de ces derniers siècles, elle est restée à l'écart des grands courants commerciaux et n'a été administrée par les colonisateurs hollandais qu'au début du XX^e siècle. Sa population vivait d'une agriculture vivrière et de l'élevage des chevaux et des buffles d'eau. Quant à la culture du riz, elle se développa surtout dans la partie occidentale. Les Sumbanais pratiquaient et, pour une partie d'entre eux, pratiquent encore une religion animiste appelée *marapu* dont les mythes font référence aux ancêtres des différents clans ayant pour origine commune le village de Wunga au nord de l'île. Les esprits des ancêtres, appelés aussi *marapu*, sont des intermédiaires puissants entre les vivants et une entité divine qui, après avoir créé le monde avec un ciel masculin et une terre féminine, a transféré la responsabilité des affaires humaines aux esprits.

La partie orientale de l'île, plus aride, était divisée en petits domaines qui se battaient souvent entre eux. Sa population, qui parlait une langue unique, comprenait trois classes sociales, les esclaves, les hommes libres et une noblesse héréditaire très imbue de ses droits. La partie occidentale de l'île, plus humide, montrait une rigidité sociale moins marquée selon les régions et les clans, le mérite prenant souvent le pas sur l'hérédité. Selon les régions ses populations parlaient différentes langues et montraient des variantes culturelles (**fig. 1**).

Fig. 1. Sculpture féminine en pierre tendre qui faisait autrefois partie d'un monument funéraire. Sans doute est-elle le portrait d'une esclave impliquée dans le rituel local accompli pour l'enterrement d'un chef ou d'un personnage de marque. Sumba centre. H. 60 cm. Inv. 3671. Photo Studio Ferrazzini Bouchet. Musée Barbier-Mueller.

Les offrandes

Dans la religion *marapu* il n'est pas possible de parler directement à l'entité divine alors les Sumbanais devaient s'adresser régulièrement aux esprits des ancêtres pour éviter la maladie, les famines, les problèmes familiaux, les catastrophes ou les guerres. Le monde visible est comme l'ombre du monde des esprits *marapu* invisibles mais, si ce dernier a une influence sur le premier où vivent les hommes, les hommes ont peu d'influence sur le monde invisible sinon à travers les prières et les offrandes, dont les sacrifices.



Fig. 2. Offrande *sirih pinang*. Photographie de l'auteur.



À l'heure actuelle, l'offrande de base, dite *sirih-pinang* (fig. 2-3), est toujours utilisée intensivement dans toute l'île. Elle est composée des ingrédients de la chique de bétel. Des fruits du poivrier bétel, *sirih*, et non les feuilles comme dans le reste de l'Indonésie, qui, par leur forme phallique, représentent le sexe masculin et des noix d'arec, *pinang*, semblables aux ovaires femelles, qui évoquent le sexe féminin. Le mélange de la chique avec la chaux forme dans la bouche un jus rouge qui symbolise le sang. Ce jus sera craché à terre pour rendre cette dernière plus fertile. Lorsque deux personnes se rencontrent, l'une offre à l'autre la chique de bétel. La refuser est une offense grave. On la prend avec soi en voyage, elle est toujours offerte lors des prières ou des rituels concernant les esprits.

Fig. 3. Échange d'offrandes *sirih pinang* entre deux participants lors du festival Wulla Poddu. Au centre en bas, une pierre sacrée sur laquelle sont aussi déposées des offrandes. Tarung, Waikabubak, Sumba occidental. Photographie de l'auteur, 16 novembre 2017.







Fig. 4. Un rato, prêtre marapu, examine les entrailles d'un poulet. Les deux boucles du duodénum doivent être équivalentes. Celle de gauche donne des renseignements sur les humains, les invités et les preneurs d'épouses alors que celle de droite concerne les esprits, les hôtes et les donneurs d'épouses. Wanokaka, Sumba occidental. Photographie de l'auteur, 1^{er} mars 2005.

Avant tout événement privé ou public, le Sumbalais essaie de savoir ce qu'en pensent les esprits. À cette fin, il fera sacrifier des poulets ou des porcs, puis un spécialiste lira la prédiction dans les entrailles du poulet (**fig. 4**) ou dans le foie du porc.

Les grandes cérémonies

Les grandes cérémonies sont les mariages, les funérailles, la construction ou la réparation des maisons traditionnelles. D'une grande diversité selon les villages et les régions, on y observe de très nombreux sacrifices animaux dont les buffles d'eau et les cochons. Dans la partie orientale, des chevaux sont sacrifiés lors des funérailles mais leur viande n'est jamais consommée. Ils sont destinés à accompagner le mort dans son voyage vers l'au-delà. Les mâchoires des cochons et les crânes des buffles d'eau avec leurs cornes se retrouvent ensuite sur les parois extérieures des maisons, ou à l'intérieur, comme preuve de l'importance des fêtes passées et du statut de celui qui les a organisées.



Fig. 5-6. Festival Wulla Poddu. À gauche, un officiant porte la lance sacrée. À droite, au centre en bas, le tambour sacré qui, selon la légende locale, est en peau humaine et ne sort qu'à cette occasion. Tarung, Waikabubak, Sumba occidentale. Photographies de l'auteur, 16 novembre 2017.

Les grands rituels de la partie occidentale de l'île, le Wulla Poddu et le Nyale Pasola

À Lamboya, un domaine du sud-ouest de l'île, on observe un complexe de rites annuels connexes qui permet de resserrer les liens avec les esprits. Seuls les Lamboya pratiquent les deux cycles de cérémonies Wulla Poddu (fig. 3, 5-6) et Nyale Pasola, les autres régions de Sumba occidentale une seule, celles situées dans les collines le Wulla Poddu et celles près de la mer le Nyale Pasola. Actuellement, ce cycle de cérémonies n'a pas d'équivalent à Sumba oriental.



Fig. 7-9. Ci-contre en haut, une passoire rituelle pour récolter le *nyale* surmontée de la figure d'un ancêtre *marapu*. Collection de l'auteur. Au centre et en bas, les vers marins *nyale*. Wanokaka, Sumba occidental. Photographies de l'auteur, 2 mars 2005.



Le premier cycle de rituel, le Wulla Poddu, se tient à la fin de la saison sèche, en octobre-novembre. Ses rites complexes accompagnés de nombreuses restrictions servent à chasser les forces invisibles néfastes et à garantir l'arrivée rapide des pluies. On nettoie les villages et les lieux sacrés, on organise de grands rassemblements durant lesquels on sort les lances et les tambours sacrés. C'est aussi l'époque où on pratique la circoncision, la chasse aux sangliers ainsi que de nombreux rituels divinatoires.

Au moment de planter le riz, en février-mars, au plus fort de la saison des pluies, s'ouvre un nouveau cycle de rituels, le Nyale Pasola, qui conduira à verser du sang humain pour fertiliser la terre et assurer une récolte abondante. C'est pourquoi la communauté organise, souvent au milieu de la nuit, de violents combats de boxe entre jeunes gens appelé *pajura*. Le sang et parfois les dents des combattants tomberont sur le sol ce qui le « refroidira » des influences néfastes tout en le rendant fertile.

Il s'agira ensuite d'observer la venue des vers marins *nyale* (fig. 7-9). Ce rituel est particulièrement spectaculaire dans la région de Wanokaka car la récolte des vers sera immédiatement suivie d'un combat rituel à cheval appelé Pasola. À l'aube, deux prêtres *marapu* s'avancent dans la mer pour recueillir les premiers vers (fig. 10). Ces derniers portent un message des esprits ancestraux. Leur abondance et leur consistance donneront de précieuses indications sur les futures récoltes. Puis la foule se précipite dans l'eau pour récolter les vers qui seront par la suite mangés crus ou cuits.



Fig. 10. À l'aube, deux *rato*, prêtres *marapu*, ramènent les premiers vers marins *nyale* qui serviront d'augures pour les récoltes. Wanokaka, Sumba occidental. Photographie Luciana Ferrero, 11 mars 2018.





Fig. 11. Cavalier participant à la bataille équestre Pasola. Actuellement, il n'y a plus de pointe métallique au bout des lances. Wanokaka, Sumba occidentale. Photographie Luciana Ferrero, 11 mars 2018.

Le Pasola est un simulacre de combat entre deux groupes de cavaliers (**fig. 11**), l'un des régions des plaines du littoral, l'autre des collines. Auparavant, les lances étaient munies d'une pointe métallique et les blessures, quelquefois mortelles, étaient fréquentes. À l'heure actuelle ce n'est plus le cas et le Pasola ressemble plus à un grand festival sportif, populaire et touristique qu'à un rite sacré.

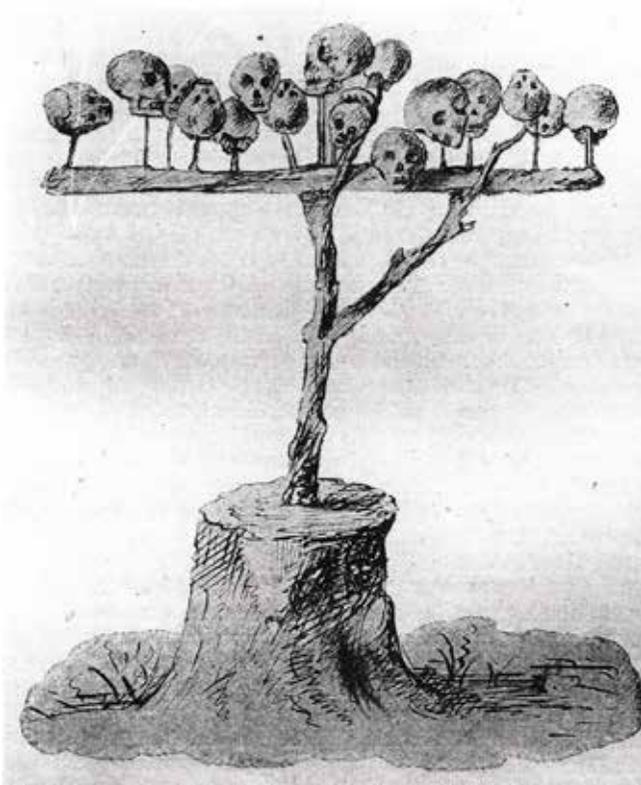


Fig. 12. Dessin fait par un voyageur au XIX^e siècle montrant un arbre à crânes à Sumba. Archives de l'auteur.

La chasse aux têtes

Les combats ritualisés ont remplacé la chasse aux têtes qui était attestée jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Notons que des cas sporadiques ont été signalés jusqu'en 1960. Cette pratique a été réprimée par l'armée coloniale hollandaise. Répression qui, soit dit en passant, a fait plus de victimes que le mal qu'elle prétendait combattre. Traditionnellement les têtes des victimes étaient exposées sur une structure en bois mort, un arbre à crânes appelé *andong* (fig. 12-13). Les têtes rapportées procuraient au village victorieux, où elles étaient accueillies par des danses et des sacrifices, le bénéfice des forces vitales recueillies par cet acte rituel. Ces structures, sans les têtes, sont encore présentes dans certains villages où elles sont toujours vénérées. Notons que lorsque des émeutes d'origine politique ont éclaté entre les populations voisines, en novembre 1990, autour de Waikabubak, le chef-lieu de Sumba occidental, on a retrouvé plusieurs victimes décapitées !

Sacrifices humains

Dans le domaine de Rindi, situé dans la partie orientale de l'île, on trouvait des esclaves héréditaires de haut et de bas rang. Parmi ces derniers se trouvaient les esclaves sacrifiés lors des funérailles de membres de la noblesse. Ayant assisté, en 2003, aux obsèques de la princesse Tamu Rambu Yuliana, dans le village rituel de Prai Yawang, nous pensons qu'aucun sacrifice humain n'y a eu lieu. Nous y sommes retournés en août 2005 pour assister aux funérailles de trois nobles (pages de titre). L'atmosphère était plus chargée et se caractérisait par une forte présence policière qui nous a interpellés et nous a conduits à faire une enquête. Nous avons questionné des nobles locaux et des policiers¹. Il faut savoir que chaque noble de Rindi reçoit dès sa petite enfance un esclave personnel qui lui est attaché. Il est du même sexe que son futur maître, généralement un peu plus âgé. L'esclave domestique se pliera aux exigences de son maître – ou de sa maîtresse – et le suivra dans tous ses déplacements. Parmi ses nombreuses tâches, il devra préparer la chique de bétel de son maître, l'aider lors de son bain, huiler ses cheveux, lui servir à manger et attendre qu'il s'endorme avant de s'éloigner. Comme l'exige en outre la tradition ou son maître, il devra rejoindre celui-ci dans la mort lors de ses funérailles. Les funérailles d'août 2005 concernaient trois défunts dont un noble âgé de plus de 85 ans, décédé en 1998. Son esclave personnel a été sacrifié



Fig. 13. Deux faces d'une jupe circulaire de la région de Pau, Sumba orientale, qui montrent, dans leur partie supérieure, décorée par de l'ikat de chaîne, le récit d'une chasse aux têtes. En haut à gauche, un guerrier rapporte une tête au village, et, plus bas, est représenté le sacrifice d'un poulet. À droite, une femme noble et un guerrier dansent autour de l'arbre à crânes, *andung*. Collection privée. Photographies de l'auteur.

dans un village voisin deux jours avant la cérémonie. Le deuxième corps mis au tombeau lors de ces funérailles était celui d'une princesse âgée d'environ 70 ans, décédée en 2005. Son esclave personnelle a elle aussi été sacrifiée, le même jour, dans un autre village².

En ce qui concerne le troisième corps, il s'agissait d'une noble très âgée, décédée en 2001, dont l'esclave personnelle n'avait qu'une cinquantaine d'années. Elle aurait choisi de ne pas accompagner sa maîtresse et a été épargnée au vu de son jeune âge. La loi indonésienne interdit bien entendu

ce type de sacrifice, ce qui explique la présence de la police, mais le jour des funérailles les sacrifices avaient déjà eu lieu et la mort de ces deux esclaves a été déclarée à la police comme des accidents ! Notons finalement que j'ai encore assisté, en octobre 2018, à de grandes funérailles dans le même village. Plus question cette fois de sacrifier des esclaves, cette tradition d'un autre âge semble être définitivement abandonnée.

La christianisation d'une grande partie de la population, l'ouverture de l'île sur le monde indonésien extérieur grâce au développement des liaisons maritimes et aériennes, l'essor du tourisme, tous ces facteurs ont conduit à une perte progressive du sens des rituels anciens mais, paradoxalement, un regain d'intérêt pour la religion *marapu* et ses rites semble se manifester depuis quelques années. Puissent les Sumbanais garder une partie de leurs traditions tout en s'ouvrant au développement et à la modernité !



NOTES

1. Nous possédons les noms des personnes sacrifiées ainsi que ceux des lieux précis où ces événements se sont déroulés mais, pour des raisons éthiques, nous ne les révélerons pas ici.
2. Cette pratique peut nous sembler d'une cruauté barbare mais il faut comprendre que si l'esclave a vécu des dizaines d'années une vie totalement fusionnelle avec son maître ou sa maîtresse, l'un étant l'ombre de l'autre, ils forment alors un partenariat inéquitable mais incontestable.



BIBLIOGRAPHIE

- BREGUET Georges, « Vie et mort de Tamu Rambu Yuliana, princesse de Sumba » in *Arts & Cultures*, Genève, Musée Barbier-Mueller, 2006, pp. 201-233.
- FORTH Gregory-L., *Rindi: An Ethnographic Study of a Traditional Domain in Eastern Indonesia*, The Hague, Verhandelingen van het Koninklijk Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde, 93, 1981.
- GEIRNAERT-MARTIN Danielle, *The Woven Land of Laboya. Socio-Cosmic Ideas and Values in West Sumba, Eastern Indonesia*, Leiden, Centre of Non-Western Studies, Leiden University, 1992.
- HOSKINS Janet, « Les visages de pierre de la mort : Funérailles et politique dans l'Est et l'Ouest de Sumba » in *Messages de pierre, Statues et sculptures de l'Indonésie primitive dans les collections du musée Barbier-Mueller*, Genève, Milan, Musée Barbier-Mueller, Skira, 1999, pp. 167-197.
- HOSKINS Janet, « Violence, Sacrifice and Divination: Giving and Taking Life in Eastern Indonesia » in *American Ethnologist*, 20, 1993.
- PACCOU-MARTELLIÈRE Véronique, HINTERSEER Thomas H., *Arts et traditions de Sumba. Arts and Traditions of Sumba*, Paris, Le Livre d'Art, 2016.
- ROTHER Elvira, *Wulla Poddu. Bitterer Monat, Monat der Tabus, Monat des Heiligen, Monat des Neuen Jahres in Loli in der Siedlung Tarung-Waitabar, Amtsbezirk der Stadt Waikabubak in Loli, Regierungsbezirk Westsumba, Provinz Nusa Tenggara Timur, Indonesien*, thèse de doctorat, Munich, Ludwig-Maximilians-Universität, 2004.

BIOGRAPHIE

Georges Breguet est diplômé en biologie et écologie humaine de l'Université de Genève. Depuis 1972, il se rend régulièrement en Indonésie où il a conduit de nombreuses missions scientifiques et culturelles. En 1986, il découvre Sumba, une île qu'il fréquente depuis assidûment. Il collabore avec de nombreux musées en Suisse, en France et en Indonésie et a été commissaire de plusieurs expositions consacrées aux arts de l'archipel.